

Touya de Marenne, Éric. Simone de Beauvoir. Que sais-je ?

Béatrice Lefebvre-Côté

Numéro 119, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1086343ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1086343ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)

2562-8704 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefebvre-Côté, B. (2021). Compte rendu de [Touya de Marenne, Éric. Simone de Beauvoir. Que sais-je ?] *Dalhousie French Studies*, (119), 165–166.
<https://doi.org/10.7202/1086343ar>

Touya de Marenne, Éric. *Simone de Beauvoir*. Que sais-je ? Paris : Presses universitaires de France, 2019, 128 p.

Simone de Beauvoir représente l'une des figures les plus protéiformes du XX^e siècle par son œuvre littéraire, philosophique, intellectuelle et militante. Tant chez ses premiers lecteurs que parmi la critique actuelle, elle suscite à la fois « l'enthousiasme et l'opposition » (p. 3), pour reprendre les mots d'Éric Touya de Marenne, qui signe le premier *Que sais-je ?* à lui être consacré. L'auteur, qui s'est déjà intéressé en 2011 aux *Françophone Women Writers*, reconstitue l'itinéraire de Beauvoir en cinq étapes – celles d'autobiographe, de philosophe, de romancière, de féministe et de militante – puis s'intéresse, dans les deux derniers chapitres, à sa réception et à son héritage laissé sur la pensée contemporaine. Malgré un découpage sommaire de l'existence de Beauvoir, l'ouvrage parvient à montrer au fil de ses sept chapitres comment il est impossible de commenter les influences philosophiques de l'intellectuelle sans les lier à ses interrogations féministes ou encore, de penser les romans beauvoiriens sans considérer leur portée métaphysique et engagée. Cet entrecroisement des approches s'observe non seulement au sein de la trajectoire de l'autrice et philosophe, mais également dans le propos même de *Que sais-je*. En rappelant l'intrication de la politique, de la vie et de l'écriture, l'ouvrage produit toutefois quelques redites, entre autres sur le rôle de Beauvoir auprès du MLF et sur les critiques formulées par le groupe « Psychanalyse et politique ».

La force de l'ouvrage réside moins dans les éléments biographiques présentés que dans leur articulation à sa pensée féministe et existentialiste. Le premier chapitre, consacré à son écriture autobiographique, montre comment l'autrice prend conscience, au tournant de la Seconde Guerre mondiale, de sa propre historicité et de la nécessité de s'engager. C'est par la philosophie, comme le propose le second chapitre, que Beauvoir développe ses réflexions sur la nécessité pour la femme de devenir sujet, empruntant à la fois à la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel, au matérialisme historique de Marx et à l'existentialisme de Sartre. Or il ne s'agit pas pour elle de développer un système philosophique – sans doute est-ce pour cette raison que l'auteur intitule son chapitre « Une vraie philosophe ? », comme si son rôle de philosophe devait toujours être remis en question – mais de penser à des manières de vivre l'expérience humaine. En relevant les conflits inhérents de l'humain, constamment divisé entre son désir de vivre et la perspective de sa mort, son besoin des autres et sa solitude, Beauvoir élabore une morale de l'ambiguïté, où la liberté existentielle est liée à un engagement nécessaire envers l'autre.

La réflexion théorique sur l'engagement, présentée dans *Pyrrus et Cinéas* (1944), *Pour une morale de l'ambiguïté* (1947) et *L'existentialisme et la sagesse des nations* (1948), prend forme dans les romans de Beauvoir, comme le souligne le troisième chapitre. En écrivant sur la rivalité des consciences dans *L'Invitée* (1943), l'autrice pense la philosophie « en situation », plutôt que comme un système abstrait. C'est ce même souci de la situation qui s'exprime dans *Le Sang des autres* (1945) et *Les Mandarins* (1954), qui réfléchissent à l'écart entre un idéal et ses conséquences, en situant l'ambiguïté au cœur des personnages. La tension entre l'écriture littéraire et la réflexion philosophique s'observe dans la genèse du *Deuxième Sexe* (1949), introduite au quatrième chapitre de l'ouvrage, lorsque l'autrice prend conscience qu'avant d'écrire sur elle-même, elle doit étudier ce que signifie être une femme. Son refus des déterminismes l'incite à concevoir l'altérité des femmes non pas comme une donnée biologique, mais comme une construction sociale qui les voue à l'immanence. Que Beauvoir se mobilise pour la libération sexuelle ou pour l'indépendance des pays colonisés, son engagement

passé ainsi par une recherche des mécanismes à l'origine de la domination et par une volonté de les renverser.

En évaluant l'existence à partir de critères philosophiques, Simone de Beauvoir ébranle l'ordre établi entre les hommes et les femmes, s'attirant autant des critiques d'universalisme émises par les féministes différentialistes, telles Antoinette Fouque et Hélène Cixous, que des reproches de misogynie, de la part entre autres de Michel Onfray. Intransigeante quant à la liberté qu'elle attribue à l'humain, elle demeure ambivalente dans plusieurs facettes de sa pensée, notamment par le rôle qu'elle accorde à la reproduction – un facteur biologique – dans la domination masculine. Perçues par ses détracteurs comme des faiblesses de son raisonnement, ses incohérences traduisent surtout le bouleversement épistémologique qu'elle a initié (et que poursuivent les *gender studies* depuis les années 1990) et le rapprochement, parfois incertain, qu'elle a opéré entre la littérature, la philosophie et la vie. Ancré dans le principe d'ambiguïté, l'essai d'Éric Touya de Marenne propose un parcours au sein de l'œuvre beauvoirienne, sans résorber ses contradictions, mais plutôt en les éclairant à l'aune des idées de liberté et d'engagement. Néanmoins, cette perspective peu critique aplanit les points de discordance entourant Simone de Beauvoir. Associé *Le Sang des autres* au roman « métaphysique » (p. 44) atténué ainsi son aspect programmatique ; de même que parler de « passions amoureuses avec certaines de ses élèves » (p. 9) oblitère la question d'un possible rapport de domination entre elles. Malgré quelques raccourcis et redites, ce *Que sais-je ?* a le mérite d'embrasser en un seul regard les multiples visages de Simone de Beauvoir et de baliser d'éventuelles pistes de réflexion sur les incohérences, l'héritage et les critiques de celle qui fut à la fois autrice, philosophe, intellectuelle et militante.

Béatrice Lefebvre-Côté

Université de Montréal

Grumberg, Jean-Claude. *La plus précieuse des marchandises. Un conte*. Paris : Seuil, collection « La Librairie du XXI^e siècle », 2019. 128 p.

Jean-Claude Grumberg est l'auteur d'une œuvre romanesque et dramaturgique importante, récompensée par de nombreux prix. D'une grande créativité, il est aussi bien actif comme scénariste et dialoguiste pour le cinéma que comme auteur de littérature pour la jeunesse. Cette capacité à emprunter la forme de plusieurs genres culmine avec ce petit livre au titre énigmatique. En l'ouvrant, le lecteur se demande dès les premières pages s'il a à faire à un merveilleux faisant fi des contraintes de la réalité ou bien s'il s'agit de quelque chose d'autre, bien plus tragique et terriblement réaliste, puisqu'il est autant question du Petit Poucet que du camp de Drancy, c'est-à-dire du camp d'internement près de Paris et antichambre d'Auschwitz. Mais comme tout conte, il y a d'abord une histoire.

Le conte commence par une rafle, suivie par la déportation d'une famille, dans un train « de marchandises ». Jean-Claude Grumberg imagine le père de famille qui, réalisant la mort certaine qui les attend à l'Est, décide dans un acte de désespoir de jeter à l'aveuglette l'un de ses enfants jumeaux par une fenêtre du train, avec le désir fou que ce dernier survive. On pense à l'expression bien connue de Lawrence L. Langer, « choix sans choix » (*choiceless choice*), ou « choix sous contrainte », selon terminologie adoptée par l'historienne Sonia Combe. L'enfant est recueilli par un couple, appelé « pauvre bûcheronne » et « pauvre bûcheron », qui l'accueille et l'élève comme leur propre fille. Elle survivra mais le conte ne dit pas si elle retrouve son vrai père à la fin.

Cette rafle, on le sait, est bien réelle, l'auteur a perdu les membres de sa famille, Juifs roumains installés à Paris, après qu'ils ont été déportés à Auschwitz par le convoi n°49 du 2 mars 1943. Épargné de justesse quand il était enfant, Jean-Claude Grumberg